

— Je n'en sais rien, grommela Mr. Button. Je crois que nous t'appellerons Mathusalem.

III

Même après qu'on eut coupé très court et teint d'un noir peu naturel les cheveux clairsemés du nouveau Button, qu'on l'eut rasé de si près que ses joues reluisaient, et habillé d'un costume de petit garçon fait sur mesure par un tailleur éberlué, il était impossible pour Mr. Button d'oublier que son fils constituait une piètre incarnation du premier bébé de la famille. Tout voûté qu'il était, Benjamin Button — car on avait préféré ce nom à celui, plus approprié mais désobligeant, de Mathusalem — mesurait un mètre soixante-quinze. Une taille que ses vêtements ne pouvaient dissimuler, pas plus que ses sourcils épilés et brunis ne masquaient ses yeux fanés, larmoyants, fatigués. Dès qu'elle le découvrit, la nurse qui avait été engagée à l'avance quitta la maison, folle d'indignation.

Mr. Button demeura pourtant inflexible. Benjamin était un bébé, il resterait un bébé. Benjamin n'aimait pas le lait chaud, il se passerait de manger, déclara d'abord son père ; mais on finit par le persuader d'autoriser le pain et le beurre,

et même la bouillie d'avoine, en manière de compromis. Il rentra un jour chez lui muni d'un hochet qu'il donna à Benjamin, et il tint absolument à le voir « jouer avec », sur quoi le vieillard prit l'objet d'un air las et produisit docilement un bruit de grelot qui se répéta à intervalles réguliers tout le long du jour.

Il est cependant hors de doute que le hochet l'ennuyait, et qu'il se procurait quand on le laissait seul d'autres distractions plus à son goût. Par exemple, Mr. Button s'aperçut un soir qu'au cours de la semaine écoulée il avait fumé plus de cigares que jamais, phénomène qui s'expliqua quelques jours après lorsque, entrant à l'improviste dans la nursery, il la trouva envahie d'une légère fumée bleutée ; Benjamin, la mine coupable, essayait de faire disparaître le mégot d'un gros havane.

Certes, ce délit méritait une solide fessée, mais Mr. Button ne put prendre sur lui de la lui administrer. Il avertit simplement son fils du danger de « compromettre sa croissance ».

Il s'entêta néanmoins dans son attitude. Il apportait des soldats de plomb, des trains en bois, de gros animaux en peluche sympathiques et, pour parfaire l'illusion qu'il créait, à son propre usage en tout cas, il questionnait ardemment le vendeur du magasin de jouets pour s'assurer que

« la peinture du canard rose ne partirait pas si le bébé le mettait dans sa bouche ». Mais les efforts persistants de son père échouaient à éveiller l'intérêt de Benjamin. Il se faufilait dans l'escalier de service pour revenir à la nursery chargé d'un volume de l'*Encyclopædia Britannica* et s'y plonger tout l'après-midi, tandis que ses vaches en tissu et son arche de Noé gisaient par terre à l'abandon. Contre une telle obstination, la volonté de Mr. Button ne pouvait pas grand-chose.

Dans Baltimore, le retentissement de cette histoire fut d'abord énorme. On ne saurait déterminer combien le renom des Button et de leur famille eût risqué d'en souffrir si la guerre de Sécession, en éclatant, n'avait pas détourné l'attention de leurs concitoyens. Quelques visiteurs d'une politesse sans faille se torturèrent l'esprit en quête de compliments à faire aux parents ; ils eurent finalement l'idée ingénieuse de déclarer que le bébé ressemblait à son grand-père, chose indéniable vu l'état de délabrement commun à tous les septuagénaires. Cette constatation ne plaisait ni à Mr. ni à Mrs. Button, et le grand-père de Benjamin était furieusement vexé.

Dès sa sortie de la clinique, Benjamin prit la vie comme elle venait. On invita pour lui plusieurs petits garçons et il passa un après-midi,

malgré la raideur de ses articulations, à tâcher de s'intéresser aux toupies et aux billes ; il arriva même, tout à fait accidentellement, à briser une vitre de la cuisine avec un caillou lancé à la fronde, exploit qui ravit son père en secret.

Par la suite, il trouva moyen de casser quelque chose tous les jours, mais il n'agissait ainsi que pour se conformer à ce qu'on attendait de lui, et parce qu'il était obligeant de nature.

Quand l'hostilité initiale de son grand-père se fut résorbée, Benjamin et ce vieux monsieur prirent grand plaisir à leur compagnie réciproque. Ces deux êtres d'âge et d'expérience si différents passaient des heures ensemble comme de vieux copains, à commenter de façon inlassable et monotone le lent déroulement des jours. Benjamin se sentait plus à l'aise avec son grand-père qu'avec ses parents ; ils semblaient toujours avoir un peu peur de lui et, en dépit de l'autorité dictatoriale qu'ils exerçaient sur leur fils, ils l'appelaient souvent « monsieur ».

Son apparente maturité physique et mentale à la naissance le déconcertait autant que n'importe qui d'autre. Il lut une étude à ce sujet dans la gazette médicale, mais apprit que jamais encore un tel cas ne s'était présenté. Sur l'insistance de son père, il faisait des efforts sincères pour s'amuser avec des garçons et participait fréquemment

aux jeux les moins brutaux ; le football américain le mettait à trop rude épreuve et il craignait que ses vieux os, s'ils étaient fracturés, ne refusent de se ressouder.

À cinq ans, on l'envoya à l'école maternelle, où il fut initié à l'art de coller du papier vert sur du papier orange, de tisser des motifs colorés et de fabriquer les sempiternels colliers en carton. Il avait tendance à s'endormir au milieu de ces activités, habitude qui effrayait la maîtresse autant qu'elle l'irritait. Au grand soulagement de Benjamin, elle se plaignit à ses parents qui le retirèrent de l'école. Ils trouvaient leur fils encore trop jeune, expliquèrent les Button à leurs amis.

Au bout de douze années, ses parents s'étaient accoutumés à lui. Telle est la force de l'habitude qu'ils ne le voyaient même plus différent des autres enfants, sauf lorsqu'une anomalie venait les frapper. Mais un beau jour que Benjamin se regardait dans la glace, quelques semaines après son douzième anniversaire, il fit ou crut faire une découverte étonnante. Sa vue le trahissait-elle, ou bien ses cheveux avaient-ils graduellement viré du blanc au gris fer sous la teinture ? Le réseau de rides sur son visage ne devenait-il pas moins accusé ? Sa peau n'était-elle pas plus saine, plus ferme, et même colorée d'une teinte vermeille par le froid hivernal ? Il n'aurait su le dire.

Son dos n'était plus voûté, cela, il le savait, et son état général était meilleur qu'aux premiers temps de son existence. Il osait à peine s'interroger :

« Se pourrait-il... ? »

Il alla trouver son père.

— Je suis grand, affirma-t-il résolument. Je veux porter un pantalon.

Mr. Button hésita :

— Mon Dieu, je ne sais pas, répondit-il enfin. C'est quatorze ans, l'âge du pantalon, et tu n'en as que douze...

— Mais vous ne pouvez nier, protesta Benjamin, que je suis grand pour mon âge.

Son père s'offrit l'illusion de mettre la chose en doute :

— Pas tellement, j'étais aussi grand que toi à douze ans.

C'était faux, mais les conventions adoptées par Roger Button vis-à-vis de lui-même l'obligeaient à croire son fils normal.

Ils trouvèrent finalement un compromis. Benjamin continuerait de se laisser teindre les cheveux. Il s'efforcerait mieux de jouer avec les garçons de son âge. Dans la rue, il ne porterait pas ses lunettes ni ne s'appuierait sur une canne. En échange de ces concessions, il obtint son premier costume doté d'un pantalon.

IV

Nous ne nous étendrons pas sur la vie de Benjamin Button entre sa douzième et sa vingt-cinquième année. Disons simplement que ce furent des années de décroissance régulière. À dix-huit ans, Benjamin était droit comme un quinquagénaire ; il avait les cheveux plus épais, d'un brun à peine grisonnant ; sa démarche était alerte, sa voix avait perdu son chevrottement fragile pour devenir un ferme baryton. Aussi son père l'envoya-t-il dans le Connecticut passer les examens d'entrée à Yale. Benjamin fut admis en première année à l'université.

Trois jours après son arrivée, il reçut une convocation de Mr. Hart, secrétaire général, le priant de venir au bureau afin d'établir un programme. Benjamin, en consultant son miroir, estima que ses cheveux nécessitaient une nouvelle application de teinture brune ; mais il s'aperçut, en fouillant anxieusement dans son tiroir de commode, que le flacon ne s'y trouvait pas. La mémoire lui revint : il l'avait vidé la veille, et jeté.

Il était confronté à un dilemme. Il devait se présenter au secrétariat cinq minutes plus tard. Il n'avait manifestement aucun recours ; il lui faudrait se montrer tel qu'il était. Il s'y résigna.

— Bonjour, dit poliment le secrétaire. Vous venez vous renseigner pour votre fils ?

— Euh, à la vérité je m'appelle Button... commença Benjamin, aussitôt interrompu par Mr. Hart.

— Heureux de faire votre connaissance, Mr. Button. J'attends votre fils ici même d'un instant à l'autre.

— Mais c'est moi ! explosa Benjamin. Je suis admis en première année.

— Comment ?

— J'entre en première année.

— Vous plaisantez certainement.

— Pas du tout.

Le secrétaire, les sourcils froncés, consulta une fiche posée devant lui.

— Voyons, j'ai ici l'indication de l'âge de Mr. Benjamin Button : dix-huit ans.

— C'est précisément mon âge, affirma Benjamin en rougissant un peu.

Le secrétaire le regarda de travers.

— Enfin, Mr. Button, vous n'espérez pas me faire avaler une pareille invraisemblance !

Benjamin sourit d'un air las.

— J'ai dix-huit ans, insista-t-il.

Le secrétaire lui montra la porte d'un doigt sévère.

— Sortez. Je vous prie de quitter l'université et la ville. Vous êtes un fou dangereux.

— J'ai dix-huit ans.

Mr. Hart ouvrit la porte.

— Quel aplomb ! cria-t-il. À votre âge, essayer d'entrer en première année chez nous ! Ah, vous avez dix-huit ans ? Eh bien moi, je vous donne dix-huit minutes pour déguerpir de la ville.

Benjamin Button sortit dignement du bureau sous les regards curieux d'une demi-douzaine d'étudiants qui attendaient dans le couloir. Au bout de quelques mètres, il se retourna, dévisagea le secrétaire hors de lui qui était resté sur le seuil de la porte, et il répéta d'une voix ferme :

— J'ai dix-huit ans.

Accompagné par le chœur de ricanements des étudiants, Benjamin s'éloigna.

Mais il n'allait pas s'en tirer à si bon compte. En dirigeant mélancoliquement ses pas vers la gare, il constata qu'il était suivi par un groupe, puis un essaim et enfin une foule d'étudiants. La nouvelle s'était répandue : un fou avait passé les examens d'entrée à Yale, comptant faire croire qu'il avait dix-huit ans. La fièvre s'empara de l'université. Des garçons quittaient leurs cours en trombe, tête nue, l'équipe de football abandonna l'entraînement pour se joindre au rassem-

blement, des épouses de professeurs, le chapeau de guingois et la robe en bataille, couraient en jacassant derrière la procession, d'où jaillissait un feu continu de lazzis destinés à blesser la tendre susceptibilité de Benjamin Button.

— C'est sûrement le Juif Errant.

— Il devrait entrer à la communale, à son âge.

— Regardez l'enfant prodige !

— Il nous a pris pour l'asile de vieillards.

— Il est à point pour Harvard !

Benjamin accéléra son allure ; il atteignit bientôt le pas de course. Il leur montrerait ! Il irait à Harvard, en effet, et il leur ferait regretter leurs moqueries imprudentes !

Une fois monté sain et sauf dans le train de Baltimore, il se pencha par la fenêtre.

— Vous le regretterez ! cria-t-il.

Ha ! Ha ! Un grand éclat de rire secoua les étudiants. Ha ! Ha ! Ha ! Jamais l'université Yale n'avait commis plus lourde erreur...

V

En 1880, Benjamin Button fêta son vingtième anniversaire et il marqua cette date en entrant en fonction chez son père, à la Roger Button &

Co, Quincaillerie en gros. Cette même année, il fit ses débuts dans le monde ; c'est-à-dire que son père insista pour l'emmener à plusieurs bals élégants. Roger Button avait maintenant cinquante ans, et son fils et lui s'entendaient de mieux en mieux ; en fait, depuis que Benjamin avait cessé de se teindre les cheveux (encore légèrement grisonnants), on leur donnait à peu près le même âge et ils auraient pu passer pour des frères.

Un soir du mois d'août, en grande tenue de soirée, ils prirent leur phaéton pour se rendre à un bal dans la maison de campagne des Shevlin, aux environs immédiats de Baltimore. C'était une soirée magnifique. La lune ronde baignait la route d'une matité de platine, et les fleurs des champs tardives chargeaient l'air immobile de senteurs semblables à des rires assourdis. La campagne, tapissée à perte de vue de blé lustré, transparaissait comme en plein jour. Il était presque impossible de ne pas s'émouvoir de la pure beauté du ciel... oui, presque.

— Il y a un grand avenir pour le commerce de la quincaillerie, disait Roger Button, dont la spiritualité n'était pas plus développée que le sens de l'esthétique. Les vieux routiers comme moi ont du mal à assimiler les tactiques nouvelles, observa-t-il avec sagacité. C'est à vous, les

jeunes, à votre énergie, à votre vitalité qu'est promis le grand avenir.

Les lumières de la maison de campagne des Shevlin apparurent loin devant, puis une sorte de soupir monta avec insistance jusqu'à eux ; ce pouvait être la douce plainte de violons ou le frémissement des blés d'argent sous la lune.

Ils s'arrêtèrent à côté d'un joli coupé qui déposait ses passagers devant la porte. Une dame en débarqua, suivie d'un homme d'un certain âge, puis d'une demoiselle belle comme le péché. Benjamin tressaillit ; une modification presque chimique lui sembla dissoudre et recomposer les éléments mêmes de son corps. Il fut parcouru d'un frisson, le sang lui monta aux joues, au front, et lui battit aux oreilles. C'était le coup de foudre.

La jeune fille était élancée et frêle ; ses cheveux cendrés au clair de lune prirent sous les becs de gaz du porche des couleurs de miel. Elle avait jeté sur ses épaules une mantille espagnole du jaune le plus pâle, piquetée de papillons noirs ; ses pieds scintillaient comme deux boutons de fleurs au bas de sa robe à tournure.

Roger Button se pencha vers son fils :

— C'est la petite Hildegarde Moncrief, la fille du général Moncrief.

Benjamin inclina la tête, impassible.

— Mignonne, dit-il négligemment.

Mais, quand le palefrenier noir eut pris en charge le phaéton, il ajouta :

— Vous pourriez me présenter à elle, père.

Ils s'approchèrent d'un groupe dont miss Moncrief occupait le centre. Élevée conformément aux vieilles traditions, elle plongea en une révérence devant Benjamin. Oui, elle lui accorderait une danse. Il la remercia et s'éloigna... chancelant.

L'attente de son tour lui parut interminable. Debout contre le mur, silencieux, impénétrable, il épiait d'un œil noir les manœuvres des jeunes daims de Baltimore autour de Hildegarde Moncrief, et l'admiration vibrante qu'exprimaient leurs visages. Il les trouvait odieux, intolérablement frais et roses. Leurs favoris bruns et frisés provoquaient chez lui une sensation voisine de la nausée.

Mais lorsque ce fut à lui d'entraîner la jeune fille sur la piste mouvante au rythme de la dernière valse parisienne en vogue, sa jalousie, son anxiété fondirent comme neige au soleil. Ébloui de ravissement, il se sentait commencer à vivre.

— Vous êtes arrivés juste en même temps que nous, vous et votre frère, n'est-ce pas ? demanda Hildegarde en levant sur lui des yeux d'émail bleu.

Benjamin hésita. Si elle le prenait pour le frère de son père, fallait-il la détromper ? Il se rappela son aventure à Yale, et décida le contraire. Il eût été discourtois de contredire une demoiselle, lamentable de gâcher ce moment merveilleux en révélant la grotesque histoire de sa naissance. Plus tard, peut-être. Il se contenta donc de s'incliner, de sourire, d'écouter, d'être heureux.

— J'aime les hommes de votre âge, affirmait Hildegarde. Les jeunes gens sont si bêtes. Ils me racontent quelle quantité de champagne ils boivent à l'université, et combien d'argent ils perdent au jeu. Les hommes mûrs savent apprécier les femmes.

Benjamin était au bord de la demande en mariage ; il fit effort pour se dominer.

— Vous avez exactement l'âge romantique, continuait-elle. Cinquante ans. À vingt-cinq, on est trop superficiel ; à trente, c'est la pâleur du surmenage ; quarante, c'est l'époque des longs récits qui prennent le temps d'un cigare entier ; soixante, c'est... Bah, soixante, c'est trop près de soixante-dix ; mais cinquante, c'est mûr à point. Cinquante ans, j'adore.

Cinquante ans parurent à Benjamin l'âge idéal ; il regretta passionnément de ne pas avoir cinquante ans.

— J'ai toujours dit, poursuivait Hildegarde,

que je préférerais épouser un homme de cinquante ans qui veillerait sur moi plutôt qu'un homme de trente ans sur qui je veillerais.

Pour Benjamin, le reste de la soirée baigna dans une brume dorée. Hildegarde lui accorda deux autres danses, et ils se découvrirent merveilleusement en accord sur toutes les questions d'actualité. Ils convinrent de faire ensemble une promenade en voiture le dimanche suivant, afin de mieux sonder ces questions.

Dans le phaéton qui les ramenait chez eux peu avant l'aube, alors que bourdonnaient les premières abeilles et que miroitait la rosée fraîche sous la lune déclinante, Benjamin entendait vaguement son père analyser la quincaillerie en gros.

— ... et à ton avis, qu'y a-t-il encore qui mériterait notre attention, outre les marteaux et les clous ? demandait Mr. Button père.

— Elle est belle... murmura Benjamin distraitement.

— Les pelles ? s'exclama Roger Button. Mais je viens d'en parler !

Benjamin tourna vers lui un regard sidéré, au moment où le ciel s'éclairait à l'horizon oriental tandis qu'un lorient sifflait ses premières notes dans les arbres qui s'éveillaient...

VI

Six mois après, quand filtra la nouvelle des fiançailles de miss Hildegarde Moncrief avec Benjamin Button (filtra, dis-je, car le général Moncrief se serait fait hara-kiri plutôt que de les annoncer), l'émotion fut à son comble dans la bonne société de Baltimore. On se rappela l'histoire presque oubliée de la naissance de Benjamin. Portée par un vent de scandale, elle prit les formes les plus incroyables et rocambolesques. On insinua que Benjamin Button était en réalité le père de Roger Button, son frère qui venait de purger quarante ans de prison, John Wilkes Booth sous un faux nom, voire qu'il avait sur le crâne deux petites cornes pointues.

Les éditions dominicales des journaux new-yorkais exploitèrent l'affaire à grand renfort de dessins fascinants, où l'on voyait la tête de Benjamin Button surmontant un poisson, un serpent, et enfin un corps de métal massif. La presse le baptisa Monsieur Mystère du Maryland. Mais la vérité, comme toujours en pareil cas, ne fut guère ébruitée.

Bref, c'était « criminel », chacun en convint avec le général Moncrief, qu'une ravissante jeune fille qui avait à sa portée les plus beaux

partis de Baltimore se jetât dans les bras d'un quinquagénaire. Mr. Roger Button fit vainement reproduire en gros caractères dans le journal de Baltimore l'acte de naissance de son fils. Personne n'y crut. Il suffisait de voir Benjamin pour être fixé.

Quant aux deux principaux intéressés, ils ne connurent pas d'hésitations. On propageait tant de mensonges sur son fiancé que Hildegarde refusa même obstinément d'ajouter foi à ce qui était vrai. Le général Moncrief eut beau souligner le risque de mortalité qui guettait les quinquagénaires, réels ou apparents, déplorer les fluctuations du marché de la quincaillerie, Hildegarde avait choisi d'épouser la maturité, elle épousa...

VII

Les amis de Hildegarde Moncrief se trompaient au moins sur un point : la quincaillerie en gros se développa remarquablement. Au cours des quinze années qui s'écoulèrent entre le mariage de Benjamin Button, en 1880, et la retraite de son père en 1895, la fortune familiale doubla. Et cette prospérité fut surtout l'œuvre du jeune Button.

Il va sans dire que Baltimore avait, entre-temps, accueilli le couple en son sein. Le vieux général Moncrief lui-même conçut de la sympathie pour son gendre quand celui-ci subventionna l'édition de son *Histoire de la guerre de Sécession* en vingt volumes, précédemment refusée par une quinzaine d'éditeurs.

Sur la personne de Benjamin, ces quinze années avaient aussi opéré de grands changements. Il sentait le sang couler dans ses veines avec une ardeur nouvelle. Cela devenait un plaisir de se lever le matin, d'arpenter d'un pas vif les rues animées sous le soleil, de manipuler inlassablement ses cargaisons de marteaux et chargements de clous. Ce fut en 1890 qu'il réussit son fameux coup de maître ; il suggéra que *tous les clous utilisés pour clouer les caisses dans lesquelles voyagent les clous soient la propriété du destinataire*, proposition qui fut érigée en statut, grâce à quoi la Roger Button & Co, Quincaillerie en gros put économiser plus de six cents clous par an.

Benjamin découvrit en outre que les plaisirs de l'existence l'attiraient de plus en plus. Marque de son enthousiasme croissant pour les activités plaisantes, il fut le premier citoyen de Baltimore à posséder et conduire une automobile. Lorsqu'ils le rencontraient dans la rue, ses contem-